

durant plusieurs heures, aux cris de : *Abasso i signori ! Vogliamo la farina a 2 soldi la libbra, vogliamo pane !* A bas les messieurs ! Nous voulons la farine à deux sous la livre ; nous voulons du pain ! A Borgo, les paysans ont envahi le marché aux grains, se sont emparés des sacs dont on demandait 20 francs, les ont payé 10 francs seulement, et les ont emportés sous les yeux mêmes de la gendarmerie.

Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter tous les faits qu'enregistre, depuis quatre ou cinq jours seulement, la presse de province.

A Rome, capitale de de l'Italie régénérée et fortunée, nous avons les chaumages volontaires ou forcés, les grèves de différents corps de métiers les uns après les autres, des attroupements, des promenades menaçantes, de plusieurs milliers de personnes, des cris séditieux, des pétitions impérieuses portées en corps au Capitole ou bien au Parlement, des menaces collectives aux riches et au Gouvernement, puis des vols en grand nombre, des attaques à main armée, tant dans la ville que dans les campagnes, l'enlèvement quasi journalier du pain des mains des garçons boulangers qui le portent à domicile, le pillage de boutiques de boulangers, comme cela est arrivé *ce matin même* à une boulangerie près de Macoa, etc. Voilà l'heureuse situation du moment, qui n'a rien, comme on voit, de fort enviable.

L'autorité se préoccupe de trouver un remède à un pareil état de souffrance. Elle délibère beaucoup, mais elle n'agit pas ; elle met en avant projets sur projets, mais elle n'en exécute aucun ; et, pendant ce temps-là, la misère générale s'aggrave notablement. Tout ce que la philanthropie de notre municipalité a su trouver jusqu'à ce jour, est la perspective pour le pauvre peuple de pouvoir se nourrir un jour du pain Liebig. La question est à l'étude, et, jusqu'à solution, les gens affamés devront se nourrir des utopies de nos grands hommes du Capitole.